



Vol. III.—No. 20.

MONTREAL, JEUDI, 16 MAI, 1872.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTS.

GALERIE NATIONALE.

M. LOUIS LABRÈCHE-VIGER.

Vendredi matin, le vingt-six avril dernier, M. Labrèche-Viger arrivait de Québec chez son beau-frère, M. Rodolphe Laflamme, où demeurait sa famille. Il était indisposé et les médecins lui avaient conseillé de prendre du repos. Le lendemain, samedi soir vers six heures, il appela M. Laflamme qui partait pour la ville, et lui reprocha de ne pas aller le voir plus souvent.

—Le médecin m'ayant dit que tu avais besoin de repos, lui dit M. Laflamme, j'ai craint de te troubler.

—Du repos! reprit M. Labrèche-Viger, c'est vrai, j'en ai besoin, et je vais en prendre pour longtemps.

M. Laflamme lui dit de dissiper ce sentiment de tristesse et partit, le laissant avec sa femme et ses enfants.

Aussitôt après son départ, M. Labrèche, qui se promenait dans sa chambre, se jeta sur le lit, une convulsion le prit; sa femme eut à peine le temps de courir à lui, pour recevoir son dernier soupir.

La nouvelle de cette mort subite retentit tristement dans le cœur de ses nombreux amis.

“ Mourir, après une vie si agitée au moment du succès! Quelle fatalité!” disait-on de tous côtés.

Louis Labrèche, naquit à Terrebonne, d'une respectable famille de cultivateurs qui trouva le moyen de le mettre au collège de Montréal, où il fit des études brillantes. Il eut pour compagnons de classe deux cousins-germains, MM. Prévost et Limoges qui devinrent, le premier, curé de Montréal et l'autre de Sorel. Labrèche prit la soutane en même temps qu'eux, mais il la laissa au bout de deux ans pour se livrer à l'étude du Droit.

C'était l'époque des grandes luttes constitutionnelles.

M. Denis-Benjamin Viger s'était séparé de Lafontaine et du parti libéral sur la question du patronage; il venait même de s'allier à Draper pour former une nouvelle administration, à la place du ministre Baldwin-Lafontaine.

Allié à la famille Labrèche, M. Viger connaissait le jeune Louis; comme il n'avait pas de famille, il crut qu'il ne pouvait faire mieux que de protéger un jeune homme dont les talents pourraient d'ailleurs lui être si utiles dans les circonstances. Il l'appela auprès de lui, lui communiqua ses projets, le convainquit de la justesse et de l'opportunité de la position qu'il venait de prendre vis-à-vis du parti libéral et le fit consentir à accepter la rédaction de *L'Aurore des Canadas*. Quelques temps après, pour plaire à son protecteur, qui se montrait très satisfait de sa conduite et de ses écrits, il prit son nom et commença dès lors à s'appeler Labrèche-Viger.

Mais, malgré le prestige de ses services passés et la confiance qu'on avait dans son patriotisme, M. Viger ne put se faire approuver de s'être séparé de ses amis politiques. Le Bas-Canada presque tout entier se rangea du côté de Lafontaine. Cette réprobation énergique de la politique qu'il soutenait, ébranla les opinions de Labrèche-Viger, et comme il était d'un caractère franc et indépendant, il dit, un jour, à son protecteur ce qu'il pensait, et lui annonça qu'il ne pouvait le soutenir plus longtemps.

C'était une époque où ces choses là n'étaient pas aussi rares que maintenant, mais elles n'en sont pas moins louables.

Labrèche-Viger laissa *L'Aurore des Canadas* et se fit recevoir avocat. En 1848 il fut nommé avec M. Joseph Doutre, secrétaire d'une association fondée sous le patronage de Mgr Bourget dans le but de coloniser les townships. Dans la même année, il partait pour aller exercer la profession d'avocat à Terre-

bonne. Depuis cette époque, on a de la peine à le suivre, tant il change souvent de route.

De 1849 à 1851 on le trouve à *L'Avenir*, et des jeunes gens de talent qui rédigeaient ce journal, ce n'est pas celui qui écrivit les articles les moins énergiques. Il fut l'un des adeptes les plus enthousiastes du libéralisme de l'époque, l'un des chefs les plus ardents du parti rouge.

Lorsque le *Pays* fut fondé en 1852, pour donner au parti libéral une direction plus sage et plus pratique, on lui en confia la rédaction qu'il ne garda que quelques mois. Fatigué de la politique et du journalisme, il chercha une carrière plus lucrative et entra dans le commerce, comme employé de la maison Hudon. Deux ans après, on le trouvait dans la Compagnie du Trust & Loan qu'il laissait pour entrer de nouveau dans la maison Ephrem Hudon, en qualité d'associé.

En 1858, il était à la tête de la croisade qui avait entrepris de réformer l'Institut-Canadien. Dans les discussions violentes que cette lutte souleva, au sein de cette société littéraire et dans la presse, il se distingua par ses discours et ses écrits. C'est lui qui rédigea la protestation de la minorité, quand elle se retira pour fonder l'Institut-Canadien-Français.

Nous croyons qu'il s'est autant trompé dans cette affaire que lorsqu'il écrivait dans *L'Avenir* des articles compromettants pour le parti libéral. Il aurait fait plus de bien en continuant de combattre les mauvaises doctrines, au sein même de l'Institut, qu'en le désertant pour fonder une autre institution destinée à végéter. Quelques mois de lutte lui auraient donné une majorité au moyen de laquelle il aurait fait de l'Institut une institution vraiment utile et nationale. Il a passé d'un excès à l'autre; dans l'Institut comme dans *L'Avenir*, il a dépassé le but.

En 1861, il disait adieu au commerce pour entrer dans la politique, se présentant dans le comté de Terrebonne contre l'honorable Siméon Morin, qui commençait à s'en aller, et le battait par une majorité de trente voix. Ce fut une belle lutte.

M. Morin et Labrèche-Viger étaient alors les deux étoiles les plus brillantes qui se levaient à l'horizon politique. Jeunes et instruits tous deux, doués de talents remarquables, ils avaient grandi dans les luttes politiques et s'étaient fait une brillante réputation, mais tous deux aussi ne justifèrent pas, pour la même cause, les espérances de leurs amis et de leur pays.

L'arène politique, qui devait être le théâtre de leur succès, fut pour eux, comme pour bien d'autres, l'écueil où ils brisèrent leur avenir. Tristes naufrages! qui prouvent que le talent ne suffit pas pour traverser les séductions et les dangers de la politique.

En 1863, lorsque de nouvelles élections générales eurent lieu, à la demande du ministre Macdonald-Sicotte, M. Labrèche-Viger n'avait pas encore ouvert la bouche dans la Chambre d'Assemblée.

Malgré le mécontentement de ses amis, il fut encore réélu contre M. Morin, mais le ressort de l'énergie et de l'ambition était brisé chez lui; pendant quatre ans encore en dépit des railleries de ses adversaires et des sollicitations de ses amis, il resta silencieux. Aux élections suivantes, il ne parut pas dans le comté de Terrebonne, et il fit bien.

De 1863 à 1865, il avait été, en même temps que député, rédacteur de *l'Ordre*.

Après avoir été ecclésiastique, avocat, journaliste, marchand et homme politique, il se livra à la métallurgie, à l'exploitation des mines. Ses efforts et ses succès dans cette nouvelle carrière sont bien connus; tout le monde sait qu'il a trouvé ce que les meilleurs chimistes d'Europe et d'Amérique cherchaient depuis longtemps, savoir: le secret de convertir directement le fer en acier, afin d'éviter des opérations longues et coûteuses.

Après plusieurs années de recherches et d'expérience, il fit cette importante découverte pour laquelle il obtint des brevets d'invention du gouvernement du Canada, des Etats-Unis et d'Angleterre.

La grande difficulté à vaincre était d'empêcher les proportions de minéral et de charbon nécessaires à la fabrication de l'acier de s'altérer en fondant au contact de l'air.

Un jour après avoir sacrifié bien des tonnes de charbon et de minéral, il s'avisa de couvrir le fourneau dont il se servait d'une couverture en verre. C'était cela; le verre en fondant formait une couche qui protégeait le métal contre l'influence de l'air.

Une compagnie fut organisée pour exploiter au moyen de ce procédé les sables magnétiques de la rivière Moïsis et bientôt sur les bords de la rivière St. Charles à Québec, où elle a fait son établissement, on va pouvoir contempler le résultat de ses travaux.

Lorsque M. Labrèche-Viger est mort on devait faire deux jours après la première fonte; tout était prêt. C'était la fortune pour lui, le premier succès sérieux de sa vie. Il semblait avoir vaincu la fatalité; la mort seule, il semble, pouvait cette fois, l'empêcher d'atteindre le but, mais pouvait-il penser à la mort? Cependant elle était à deux pas de lui.

Quelle existence brisée, entrecoupée! Jamais rien de complet, de suivi; il manquait toujours un anneau pour faire la chaîne. Il allait par soubresauts; lorsqu'on pensait qu'il allait enfin prendre sérieusement son essor dans les airs, il retombait à terre, on aurait dit qu'il lui manquait une aile.

Pourtant, sous le rapport physique, comme sous le rapport intellectuel, il était bien doué, il avait en apparence tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde, pour s'attirer la confiance et les sympathies publiques; bonne taille et bonne figure, physionomie intelligente et distinguée, des manières élégantes et pleines de cordialité, un esprit perspicace, mathématique, plein d'aptitudes pour les choses sérieuses, un talent d'écrivain sobre, mais énergique et bien cultivé, une manière de parler agréable, honnête et pratique qui portait la conviction dans les esprits.

Il aurait pu être un écrivain politique et un orateur parlementaire remarquables.

Outre cela, il était franc, honnête, gentilhomme, généreux, toujours prêt à rendre service à sa famille, à ses amis, capable de se dévouer pour une grande cause, de faire les plus grands sacrifices pour une grande idée, un noble sentiment. Il avait l'amour sincère de la patrie; le patriotisme n'était pas pour lui un vain mot. Nous l'avons entendu dire, une fois, des choses admirables sur ce sujet; “vraiment, avait-il dit en terminant, il va venir un temps où on aura honte de dire qu'on a du patriotisme!”

Comment se fait-il qu'avec tant de talents et de qualités, il n'ait pas fait plus de grandes choses? Il est difficile de faire une analyse exacte de la vie et du caractère d'un homme, de saisir, au milieu du labyrinthe de ses pensées et de ses sentiments, le fil conducteur. Certaines existences surtout sont difficiles à comprendre; elles ressemblent à l'eau troublée, on voit bien l'effet, mais où est la cause?

On remarque souvent chez beaucoup d'hommes de talent un esprit inquiet et agité, un immense besoin de distractions, une soif de bonheur que malheureusement ils cherchent trop à éteindre n'importe comment. Il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi, toutes les facultés chez ces hommes étant plus développées que chez le commun des mortels, leurs désirs aussi sont plus grands et leur sensibilité plus vive. Il leur faut pour soutenir leur courage à travers les épreuves et les ennuis de la vie soit une grande foi qui les porte à regarder au-delà